

---

LOUISE TREMBLAY  
D'ESSIAMBRE

---

# LES HÉRITIERS DU FLEUVE

1887-1914

\*

ROMAN

**Le grand retour  
de l'auteure best-seller**

  
CHARLESTON

---

LOUISE TREMBLAY D'ESSIAMBRE

---

## LES HÉRITIERS DU FLEUVE

*D'une rive à l'autre du Saint-Laurent, des familles attachantes aux destins entrecroisés voguent entre amitiés et rivalités, drames déchirants et bonheurs intenses.*

Nous voici au XIX<sup>e</sup> siècle, sur les rives du Saint-Laurent, là où le fleuve se mêle à la mer. Deux rives : celle du nord, aride, majestueuse, faite de falaises et de plages ; celle du sud, tout en vallons, en prés verdoyants et en terres fertiles. Des couples et leur famille : Alexandrine et Clovis, Albert et Victoire, Emma et Matthieu, ainsi que James O'Connor, Irlandais immigré, seul membre de sa famille ayant survécu à la traversée.

Ces personnages plus grands que nature, plus vrais que la rudesse de l'hiver, plus émouvants que les larmes et les sourires qui se succèdent au rythme des marées, peuplent le premier tome des *Héritiers du fleuve*, une saga incomparable comme seule Louise Tremblay d'Essiambre sait en créer.

« UNE RECHERCHE HISTORIQUE RIGOUREUSE  
ET LE TALENT INIMITABLE DE L'AUTEURE  
CHOUCHOUTE DES QUÉBÉCOISES ! »

[leslibraires.ca](http://leslibraires.ca)

ISBN : 978-2-36812-312-6



9 782368 123126

22,50 €  
Prix TTC France

Couverture : Le Petit Atelier  
Photographie : © Jen Kiaba  
/Arcangel Images



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LES HÉRITIERS  
DU FLEUVE

## De la même auteure

*Mémoires d'un quartier*, 12 tomes, 2008-2012

*La Dernière Saison*, 3 tomes, 2006-2012

*Les Sœurs Deblois*, 4 tomes, 2003-2005

*Les Demoiselles du quartier*, nouvelles, 2003

*De l'autre côté du mur*, récit-témoignage, 2001

*Au-delà des mots*, roman autobiographique, 1999

*Boomerang*, roman en collaboration avec Loui Sansfaçon, 1998

« *Queen Size* », 1997

*L'Infiltrateur*, roman basé sur des faits vécus, 1996

*La Fille de Joseph*, roman, 1994, 2006 (réédition du Tournesol, 1984)

*Entre l'eau douce et la mer*, 1994

Déjà parus aux éditions Charleston :

*Les Années du silence* :

1. *Dans la tourmente*, 2016
2. *Les Chemins de la destinée*, 2016
3. *Entre les bourrasques*, 2016

Visitez le site web de l'auteure :

[www.louisetremblaydessiambre.com](http://www.louisetremblaydessiambre.com)

© *Les Héritiers du fleuve* T. 1 : 1887-1893 et T. 2 : 1898-1914, Guy Saint-Jean éditeur, 2013

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-312-6

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Louise Tremblay d'Essiambre

LES HÉRITIERS  
DU FLEUVE

TOME 1

1887 ~ 1893

1898 ~ 1914





1887 ~ 1893



*À Catherine, ma belle, ma merveilleuse Catherine,  
ma fille et mon amie, avec tout mon amour de  
maman. J'ai hâte que tu reviennes dans l'Est, ma  
grande, je m'ennuie !*



« Tout le talent d'écrire ne consiste après tout  
que dans le choix des mots. »

FLAUBERT

« L'histoire est le roman qui a été ; le roman  
est de l'histoire qui aurait pu être. »

EDMOND DE GONCOURT



## NOTE DE L'AUTEURE

**A** ma fenêtre, on dirait bien que c'est le premier matin de l'automne. La brise qui soulève mes rideaux est plus fraîche que celle d'hier, le soleil qui vient de se lever est bien franc et le ciel a cette limpidité unique et translucide qui n'appartient qu'à la fin de septembre ou à octobre. Je pourrais dire « enfin », puisque j'aime cette saison de l'entre-deux où tout n'est que couleurs vibrantes et brise odorante, d'autant plus qu'on n'a rien à regretter : l'été a été beau, chaud et interminable cette année. Pourtant, en écoutant la radio, tout à l'heure, j'ai été heureuse d'apprendre qu'un autre souffle de chaleur était prévu pour demain et après-demain. Alors, je vais dire tant mieux si les saisons s'entrecroisent allègrement, car pour une fois, je n'ai pas vraiment profité du soleil !

En effet, tout en travaillant à la suite de *La Dernière Saison*, j'ai changé de décor durant l'été. Déménagement et boîtes à remplir, ménage et astiquage, installation et tout le tralala...

Mon bureau s'est vu rétrécir comme une peau de chagrin et je ne sais toujours pas si cette nouvelle réalité me réjouit.

En fait, soyons honnêtes jusqu'au bout : je suis loin d'être certaine d'avoir fait le bon choix en changeant de maison. Voilà, c'est avoué !

Que voulez-vous, je suis une impulsive ! Quelques outardes cacardant sur un plan d'eau en plein hiver, et j'ai été séduite. Mon impétuosité naturelle a fait le reste ; le mari et la fille ont suivi sans se faire tirer l'oreille. Pour une fois, j'aurais peut-être aimé un brin de rébellion ! Mais non ! Alors, me voici, ce matin, installée ici, alors que j'aurais dû, probablement, rester là-bas...

Je retiens un long soupir de découragement.

Tant pis, on verra à l'usage. Une maison, ça se revend, n'est-ce pas ? Je me donne quelques mois pour prendre une décision éclairée avec le mari qui, lui aussi, entretient certains doutes.

Malgré cela, je le répète : tant pis ! Pour l'instant, j'ai d'autres chats à fouetter et je n'ai pas le temps de m'apitoyer sur mon sort.

Je suis donc dans mon bureau. Même si la pièce est plutôt petite, même si j'ai la désagréable sensation qu'elle se referme sur moi dès que j'y entre, ça n'a pas empêché de nouveaux personnages de m'y rejoindre. Quand je suis arrivée, peu après l'aube, j'avais de la visite dans mon antre d'écriture. Quel soulagement ! J'avais peur que l'inspiration me boude puisque moi, je boude la maison.

Je vous les présente, ces nouvelles venues.

Elles s'appellent Emma, Victoire et Alexandrine. Trois femmes, trois amies, presque parentes comme on l'était souvent dans une certaine mesure à une époque, elles n'attendaient que moi.

Clocher du village, chemins de pierraille, marchand général... École de rang, potager, four à pain... Anguilles fumées, jambon salé et caveau à légumes...

À première vue, c'est là l'essentiel de leur discours parce que c'est là l'essentiel de leur vie, qui est surtout domestique, et bien remplie.

Victoire, Alexandrine et Emma...

La jeune trentaine, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, elles vivent à cette époque où la femme n'a ni droits ni âme. Ou si peu. Épouse ou fille d'Untel, la femme n'est que l'ombre de celui qui l'a engendrée, et un peu plus tard, elle deviendra l'ombre de celui qui l'a choisie pour compagne.

Alors, il y aura aussi Albert, Clovis et Matthieu, les maris, tout comme il y avait eu avant eux Évariste, Ovide et François, les pères... Ils sont pêcheur, cultivateur et marin, mais ils sont aussi forgeron, marchand général et bûcheron... Tant de métiers, tant de misères, nécessité faisant loi, car les bouches à nourrir sont nombreuses.

Le voyez-vous comme moi, ce Québec d'antan ? Il s'étale sous mes yeux comme une nappe sur la table.

Il y a surtout des villages, chacun avec son clocher et son curé omnipotent. Il y a des forêts et des pâturages, des champs de blé et des carrés d'avoine, des lopins de citrouilles et des rangs de poireaux. Il y a aussi quelques villes pour piquer le paysage, comme le fil de couleur vive pique la courtépointe immaculée.

Ces villes, elles s'appellent Montréal, Trois-Rivières et Québec.

En revanche, à la ville comme à la campagne, je vois toute une nation qui bat au vent sur les cordes à linge, et je sens, se mêlant à l'odeur de lessive, le levain du pain et le chou de la soupe, l'encaustique de la cire et la gomme de sapin du liniment. Si, là-bas, je perçois la cloche des tramways hippomobiles et les cris des charretiers, ici, j'entends les cornes de brume, les vaches qui meuglent et le vent qui siffle dans les arbres.

Et des Grands Lacs à l'Atlantique, en passant par la Gaspésie, il y a ce fleuve, le Saint-Laurent, ce long ruban indigo parsemé de goélettes, de barques et d'îles. Le Saint-Laurent, ce lien capricieux de vagues et de récifs, de marées et de courants, sinuant entre la ville et la campagne, menant de la campagne à la ville, réunissant les villages entre eux.

Rive nord, rive sud...

Emma au sud, car qui prend mari prend pays ; Alexandrine et Victoire au nord, les deux pieds bien ancrés dans leur terroir.

J'ai envie de mieux les connaître, de partager leur vie, de découvrir ce pays qui fut le nôtre avant d'être celui d'aujourd'hui, elles seules peuvent me le raconter.

Je tends l'oreille pour saisir des bribes de conversation, car les trois femmes qui sont devant moi ne parlent pas très fort. Pourtant, malgré cette réserve – ou cette crainte, je ne saurais encore le dire –, elles seront l'épine dorsale de ce pays en train de naître. Cela, je le sais par instinct.

Alors, pour apprendre mon pays, pour savoir d'où je viens avant de décider fermement où je veux aller, il ne me reste plus qu'une chose à faire : je vais m'installer pour les écouter. Je vous invite donc à vous asseoir avec moi. Même si la pièce est petite, j'ai réussi à y glisser un fauteuil. Il est pour vous. Je pressens que l'histoire qu'elles vont nous conter a tout ce qu'il faut pour être intéressante, pour ne pas dire passionnante.

Vous êtes prêt ? Alors, on y va !

# PREMIÈRE PARTIE

AUTOMNE 1887 ~ PRINTEMPS 1889



*Du côté de Charlevoix, fin septembre 1887*

**L**ES MAINS TENDUES VERS LE CIEL, les reins cambrés, Alexandrine s'étira longuement pour chasser les dernières traces de sommeil, bâillant sans vergogne la bouche grande ouverte puisqu'il n'y avait aucun témoin. Puis, après avoir fait rouler sa tête sur ses épaules, elle mit une main en visière sur ses yeux mi-clos pour se protéger des premiers rayons qui frôlaient la ligne d'horizon et de l'autre main, elle retint la longue mèche blonde que le vent s'entêtait à rabattre sur son visage. Ainsi, bien campée sur ses jambes, elle tenta de repérer le bateau de Clovis. Son Clovis, son homme, celui qui, d'une voix éraillée, émouvante, l'appelait Alex dans l'intimité de leur chambre.

Un frisson parcourut l'échine d'Alexandrine, ajoutant une certaine lourdeur au creux de ses reins, comme un doux souvenir.

Hier encore, avant le sommeil, Clovis l'avait appelée Alex...

Alexandrine secoua la tête pour effacer l'image interdite tout en claquant la langue contre son palais, petit tic qu'elle répétait à l'envi quand elle était contrariée, et elle ramena son attention sur l'eau qui s'étirait à l'infini devant elle.

Impossible de distinguer les mâts du bateau de Clovis parmi la multitude des petits bouchons flottant sur l'immensité du fleuve. À croire que tous les pêcheurs de la Côte-du-Sud s'étaient donné rendez-vous ici, car à Charlevoix, les pêcheurs étaient plutôt rares même si le poisson, lui, était abondant. Oh ! Il y en avait bien quelques-uns, au village, qui avaient fait de la pêche un métier saisonnier. Alors, en été, ils revenaient quotidiennement avec anguilles et morues, saumon et esturgeon, mais ce poisson était surtout destiné à la consommation des gens de la paroisse. Quelques autres, en revanche, comme Ignace Simard, son oncle, et Léonce Boudreau, s'éloignaient de la région pour réussir à gagner leur vie comme pêcheurs et leurs poissons étaient réservés aux gens de la ville. Clovis, lui, même s'il avait fait de l'eau une religion, s'adonnait au cabotage. Le fleuve était le boulevard, son boulevard, celui qu'il empruntait pour transporter marchandises et passagers de mai à octobre. Ceci faisait dire à Alexandrine qu'en été, elle était une veuve de la mer et qu'en hiver, elle se transformait en veuve des chantiers. En effet, sauf quand Clovis aidait à la construction d'un bateau, dès novembre, il montait besoin dans l'arrière-pays pour ne revenir qu'au printemps.

À cette pensée, Alexandrine laissa échapper un long soupir avant de revenir aux petits bateaux qui dansaient sur les flots.

La veille, après le souper, Clovis avait annoncé que ce matin, il irait à la pêche avant de traverser vers l'Anse-aux-Morilles.

— Si t'as le temps de faire sécher pis de saler un peu de morue, ça changerait durant l'hiver, avait-il déclaré en bourrant une belle pipe en écume qu'il fumait tous les soirs sur la galerie.

Surprise, Alexandrine avait tourné un regard interrogateur vers son mari. Pourquoi se souciait-il de leur menu de cet hiver ? Avait-il pris une décision qu'elle ignorait ?

— Pas de trouble, Clovis, avait-elle assuré tout de même. M'en vas trouver du temps pour ça. C'est vrai qu'un peu de poisson de temps en temps, durant l'hiver, c'est pas méchant. Pis le vendredi, ça change agréablement de la soupe au chou ou de l'omelette.

— C'est ben beau. Comme t'es d'accord, j'vas partir de nuit pour aller pêcher avant de traverser vers l'Anse-aux-Morilles. Faut que j'aïlle quérir Matthieu qui veut se rendre à Québec. Une question de négociation pour la vente de son surplus d'avoine, d'après ce que j'ai compris. Comme j'ai à faire en ville pour livrer les patates d'Octave Simoneau, on va s'y rendre ensemble.

C'est ainsi qu'avant l'aube, tous les propriétaires de bateaux, ou presque, étaient sortis en mer, profitant des dernières semaines de la saison pour engranger qui un peu plus d'argent, qui suffisamment de poissons séchés ou salés pour changer l'ordinaire de l'hiver. Ces ultimes sorties en mer étaient importantes pour tous ceux qui habitaient Pointe-à-la-Truite, car le moindre sou valait son pesant d'or et toutes les provisions étaient les bienvenues.

— D'autant plus, ma belle, avait déclaré Clovis avant de retourner dans la maison, que tu vas avoir une bouche de plus à nourrir !

Le sourire d'Alexandrine avait été immédiat. Elle devenait aisément ce qui allait suivre et rien au monde n'aurait pu lui faire autant plaisir.

— J'ai pris ma décision pis je monterai pas aux chantiers cette année, avait conclu Clovis en fermant la porte sur lui.

Voilà l'annonce qu'Alexandrine espérait depuis quelques semaines. Dans le courant de l'été, Clovis avait laissé entendre qu'il avait une décision importante à prendre, et c'est la veille, après le souper, que le verdict était tombé : après une longue réflexion qui avait duré

toute la belle saison, Clovis avait résolu de passer l'hiver au village.

À cette pensée, Alexandrine étira à nouveau un large sourire de plaisir. Cette année, le rude hiver le serait un peu moins, et ainsi, ces longs mois de froid et de vent lui sembleraient moins pénibles.

Sur ce, Alexandrine reporta son attention sur les bateaux.

D'ici, sur la falaise, quand on regardait vers l'est, on pouvait facilement s'imaginer être au bord de la mer. L'eau des vaguelettes à la plage, près du quai en construction, avait même un faible goût de sel. Alors, dans la famille, quand Clovis partait sur son bateau, comme son père l'avait fait avant lui, on disait que les hommes partaient en mer. Chez les Tremblay, c'est ce que l'on disait, oui, depuis des générations. Mais c'était partout pareil dans les maisons du village et celles des rangs, ces propriétés alignées sur les rives du fleuve. Tout le monde, ici, disait « la mer ». Même monsieur le curé, même l'institutrice. Alors, ça devait être vrai, non ? Seule Emma Bouchard disait « le fleuve » parce qu'elle avait connu la Gaspésie et que là-bas, selon elle, c'était vraiment l'océan. Mais Emma n'habitait plus dans la région. Elle était du sud désormais, établie dans un village curieusement appelé l'Anse-aux-Morilles, dont on ne voyait – quand le temps le permettait, quand il était clair comme en ce moment – que le clocher de l'église piquant le ciel juste au-dessus des Appalaches.

Alexandrine posa un dernier regard sur les flots maintenant émaillés de gouttes de lumière, soupira de déception de n'avoir pu repérer le bateau de son homme, puis elle fit demi-tour. À l'église du village, à ses pieds, juste en bas de la falaise, les cloches sonnaient l'appel pour la messe du matin. Il était temps de lever les enfants pour l'école.

Plongeant une main au fond de la poche de son tablier pour y récupérer les longues pinces de corne qui servaient à retenir l'échafaudage savant de ses cheveux

qu'elle portait haut sur le dessus de la tête, l'unique concession qu'elle faisait à la mode – celle qu'elle pouvait contempler dans les publicités du journal que Clovis lui rapportait parfois de la ville –, Alexandrine accéléra le pas pour regagner la maison dont la cheminée de tôle crachait paresseusement un filet de fumée blanchâtre.

À l'étage, il y avait deux chambres : celle des filles et celle des garçons. Cinq enfants se les partageaient. Pour le moment. À trente-deux ans, Alexandrine espérait bien ajouter quelques têtes à sa famille, des petites têtes blondes comme celle de Clovis et la sienne.

Elle entra en premier lieu dans la chambre des garçons, celle qui donnait sur l'eau.

— Comme ça, ils vont apprendre à aimer la mer depuis le berceau ! Ils vont apprendre à ne pas en avoir peur et tranquillement, ils vont se faire à l'idée qu'un jour, ils viendront travailler ou pêcher avec moi, avait dit Clovis à la naissance de Joseph, leur aîné.

Alexandrine avait trouvé l'idée excellente, d'autant plus que cette chambre faisait face à l'est. Tous les hivers, la pièce était directement soumise aux tempêtes alors que le vent, entêté et rusé, profitait du moindre interstice pour s'inviter à l'intérieur.

Et comme les garçons étaient plus costauds, de santé plus forte...

Pourtant – allez donc comprendre pourquoi ! –, ils étaient toujours plus lents à s'éveiller, plus lents à se lever, plus lents à manger. C'est ainsi qu'Alexandrine avait pris l'habitude de commencer par la chambre des garçons quand venait le temps de réveiller la maisonnée.

— Allez, debout là-dedans ! C'est l'heure de se préparer pour l'école.

D'un geste énergique, elle ouvrit le vieux drap qui faisait office de rideau, tendu sur un fil de fer entre les montants de la fenêtre.

Joseph tira sur la couverture pour la ramener sous son menton et Paul grogna dans son sommeil. D'une main toujours aussi vigoureuse, la jeune femme rabattit

la couverture de laine grisâtre et piquante qui recouvrait les épaules de ses fils et la ramena au pied du lit.

— Pas de paresse ce matin, vous deux !

Recroquevillés en chien de fusil, les deux gamins grognèrent une seconde fois pour la forme. Ils savaient bien qu'ils n'auraient pas le choix : dans moins d'une minute, ils devraient sauter en bas de leur lit.

— C'est lundi, poursuivit Alexandrine en attrapant les deux pulls et les pantalons laissés à l'abandon sur une chaise la veille au soir.

Un rapide regard et elle jugea qu'ils feraient l'affaire pour une autre journée malgré une ou deux petites taches ici et là. Elle les secoua pour défaire quelques plis et les posa sur le lit.

— Mlle Cadrin vous attend à l'école pour huit heures, enchaîna-t-elle. Avant le déjeuner, notre vache Betsy a besoin de toi, Joseph. Pour la traite. Pis toi, Paul, t'as les poules à nourrir avant de partir. Oublie surtout pas, sinon on n'aura pas d'œufs !

Cette menace, Alexandrine la répétait tous les matins sans s'apercevoir qu'ainsi elle irritait le jeune Paul.

— Ça fait qu'il faut se dépêcher, conclut-elle en se dirigeant vers la porte.

N'entendant aucun bruit dans son dos, Alexandrine tourna la tête vers le lit.

— Allons ! Debout, les garçons ! Je veux pas avoir à me répéter.

Sur ce, elle passa dans l'autre pièce de l'étage où les trois filles commençaient à s'étirer. Depuis la chambre des garçons, la voix forte de leur mère les avait déjà tirées du sommeil.

Autre chambre, routine identique.

Le vieux drap à la fenêtre était déjà repoussé contre le cadre de la fenêtre et la clarté blafarde de l'ouest envahissait la pièce. Alexandrine s'approcha du lit pour retirer la couverture.

— La journée va être belle, déclara-t-elle en souriant gentiment à son aînée. Pis même un peu chaude pour la

saison ! Ça fait que je te donne la permission de mettre ta robe du dimanche pour aller à l'école, Anna. Elle est plus confortable que l'autre. Mais fais-y ben attention. J'ai pas le temps de t'en coudre une autre. De toute façon, où c'est que je prendrais du tissu ?

— Moi aussi veux mettre ma robe dimanche. Est toute douce !

Dans le grand lit, coincée entre ses deux sœurs, la petite Marguerite, qui venait tout juste de fêter ses deux ans, jeta un regard rempli d'espoir vers sa mère.

— Hé non ! Pas de robe douce pour toi, Marguerite. Tu t'en souviens pas ? On change la paillasse des lits aujourd'hui. Ton père nous a laissé plein de foin tout frais coupé au coin de l'appentis juste pour ça. Toi, moi pis Rose, on a pas mal d'ouvrage devant nous si on veut que ça sente bon dans nos chambres ce soir ! Allez, oublie ta belle robe pis saute ici, toi !

Alexandrine tendit les bras vers sa plus jeune pour l'emmener à la cuisine.

— Pas besoin de faire les lits, Rose, lança-t-elle par-dessus son épaule en sortant de la pièce. T'as juste à ramasser le drap pis la couverture. Toi, Anna, tu feras la même chose du côté des garçons. J'ai déjà fait une pile avec celles de mon lit, juste à côté de la cuve. Vous aurez juste à mettre les vôtres par-dessus, précisa-t-elle tout en descendant l'escalier. M'en vas les laver un peu plus tard...

Comme elle venait d'entendre la porte de la pendrière qui s'ouvrait en grinçant, Alexandrine s'arrêta brusquement sur la dernière marche et tendit l'oreille avant d'ajouter, en haussant le ton :

— Pis toi non plus, Rose, tu mets pas ta robe blanche, tu m'as bien compris ? Astheure, grouillez-vous, moi, je m'attelle au déjeuner !

Avec sa petite Marguerite à cheval sur sa hanche, d'un pas léger, Alexandrine posa le pied sur la planche grinçante au bas de l'escalier qui donnait juste à côté du gros poêle à bois. Elle avait le gruau à préparer et le pain à faire griller avant de le servir comme ses enfants

l'aimaient bien, garni de confiture aux framboises. Elle en confectionnait toujours plusieurs pots en juillet.

Bien qu'elle fût debout depuis plus d'une heure, pour Alexandrine, la journée venait véritablement de commencer avec le réveil des enfants et aujourd'hui, elle serait bien remplie.

Au même moment, en bas de la falaise, en plein cœur du village, Victoire amorçait un premier bâillement, long, bruyant et paresseux. Il y en aurait plusieurs du même acabit avant qu'elle se décide enfin à se lever. Sans enfants, elle pouvait se permettre, à l'occasion, de traîner au lit sans essuyer trop de remarques désobligeantes.

C'était là un des agréments de cette union que d'aucuns, à mots couverts, qualifiaient de bien surprenante, aujourd'hui encore, après tant d'années.

Pourtant, Victoire, elle, aimait bien la vie qu'elle menait.

Dans les mois qui avaient suivi son mariage avec Albert Lajoie, un veuf qui avait déjà mené au cimetière deux épouses avant elle, Victoire avait vécu dans la soie. Le pauvre homme se disait que s'il se montrait un peu plus attentionné avec sa femme qu'avec les précédentes, il finirait peut-être par avoir quelques enfants.

En effet, à ce moment-là, alors qu'il venait de fêter ses quarante-trois ans, Albert était toujours sans héritier. Forgeron et maréchal-ferrant bien établi dans la paroisse, il se désolait de n'avoir personne à qui céder son bien quand viendrait l'heure de passer l'arme à gauche.

C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il avait accepté de courtiser Victoire même en plein deuil, même si cette femme était beaucoup plus jeune que lui et même, surtout, si elle était bien en chair, les cuisses fortes et les joues rebondies, alors qu'à ses yeux, ces rondeurs que l'on disait garantes de santé n'avaient rien de bien attirant. Le pauvre Albert voyait difficilement les charmes de cette grosse fille qui le comblait de petites attentions.

À vrai dire, cet homme-là avait toujours préféré les femmes plutôt filiformes, au corps gracile et délicat, comme celui d'une enfant.

Toutefois, comme ses deux précédents mariages s'étaient soldés par un échec et qu'en faisant le deuil de deux premières épouses, il avait dû faire le deuil d'une famille en même temps, le pauvre homme avait effectué un virage à cent quatre-vingts degrés. Ainsi, il avait réussi à se convaincre que l'important se jouait à un autre niveau et qu'après tout, le devoir conjugal pouvait se faire les yeux fermés.

En effet, chétive et délicate, Valenciennne, l'amour de sa jeunesse, celle qu'il avait courtisée durant de nombreuses années avant qu'elle accepte enfin de l'épouser, n'avait pas survécu très longtemps à leur mariage. À peine quelques mois. L'année suivante, Georgina, tout aussi malingre, succédait à Valenciennne devant les fourneaux d'Albert Lajoie. Malheureusement, cette deuxième épouse avait été emportée par une mauvaise grippe, mais cette fois-ci au bout de dix longues années de tentatives infructueuses pour fonder une famille. Le curé avait alors avancé, en confession, toussotant derrière son poing, que c'était peut-être parce qu'Albert prenait trop de plaisir à la chose. À cause de cette inclinaison fort peu catholique, le Bon Dieu le punissait en lui refusant une progéniture. Peu enclin aux longues réflexions philosophiques, Albert avait alors donné raison au curé. Après tout, pourquoi pas ? D'où cette décision de conter fleurette à Victoire, qui n'était pas particulièrement jolie, du moins selon les critères tout à fait personnels d'Albert. Le plaisir du samedi étant de moindre qualité, le Bon Dieu finirait bien par l'écouter !

Quant à Victoire, si elle avait provoqué les avances d'Albert qui, si l'on calculait serré, aurait pu être son père, c'est qu'elle voyait ses vingt-cinq ans approcher à grands pas. Pas question pour elle de coiffer Sainte-Catherine et d'être la risée de ses nombreux frères. Albert étant disponible, elle jura sur la tombe de la pauvre Georgina qu'elle en ferait son affaire.

Trois mois de sucre à la crème fondant, de soupe aux légumes bien goûteuse et de visites à la forge pour mille

et une raisons, toutes plus inutiles les unes que les autres, vinrent à bout des réticences et des résistances d'Albert qui, sous ces assauts répétés, jugea que le deuil avait assez duré. S'ensuivirent alors deux mois de fréquentations assidues sous le regard acéré d'Ernestine, la mère de Victoire, fréquentations qui menèrent tout droit au printemps à un mariage célébré en toute discrétion selon la volonté d'Albert. Après tout, il en était à sa troisième union, les réceptions et tout le falbala, ce n'était plus de son âge.

Par la suite, ce furent probablement les mois les plus heureux qu'il fut donné de vivre à Victoire. Albert était aux petits oignons avec elle.

— On n'attire pas les mouches avec du vinaigre, répétait le curé en confession. Si tu veux que ta Victoire soit dans de bonnes dispositions et dans les grâces du Seigneur, faut savoir y faire !

Comme si lui, curé de son état, y connaissait quelque chose ! Mais puisque la réflexion d'Albert n'allait pas jusque-là, on le sait déjà, il mit les conseils du curé en application et dorlota sa jeune épouse comme il n'avait jamais traité les deux premières « madames » Lajoie.

Confiseries et carrés de dentelle achetés chez Jules Laprise, marchand général à Pointe-à-la-Truite, se succédèrent alors sous le toit d'Albert Lajoie. Puis, un peu plus tard, ombrelle et soieries furent importées de la ville et rapportées par Clovis quand l'occasion se présentait. Il les prenait à la compagnie Paquet, magasin qui avait pignon sur rue dans Saint-Roch, à Québec, et qui allait en croissant depuis quelques années déjà. Victoire aurait bien aimé visiter ce magasin elle-même étant donné les descriptions enthousiastes que Clovis en faisait. Toutes ces petites gâteries furent suivies de près par quelques romans et autres livres autorisés par l'évêché puisque Victoire aimait la lecture. Albert les faisait venir de la librairie Garneau, commerce situé encore une fois à Québec. En effet, Victoire avait avoué à son mari, et ce, dès les premiers jours de leur mariage, que c'est « totalement

désespérée » qu'elle avait quitté l'école à douze ans pour aider sa mère.

Alors, n'écoutant que son bon sens, comme il rêvait toujours d'une famille bien à lui, Albert ne lésina aucunement sur la dépense.

Malheureusement, rien n'y fit.

Au bout de plusieurs mois et de quelques neuvaines, le pauvre homme se rendit à l'évidence : Victoire non plus n'était pas dans les bonnes grâces du Seigneur. Défiant ses attentes les plus légitimes, elle n'était pas la femme qui lui donnerait un héritier.

Du jour au lendemain, le temps des gâteries fut alors chose du passé. Pourquoi dépenser du bon et bel argent gagné à la sueur de son front – et dans le cas d'un forgeron, ce n'était pas qu'une figure de style – pour des colifichets insignifiants et surtout inutiles ? Levé tôt et couché tard, Albert ne croisa plus Victoire qu'au moment des repas et, devoir conjugal oblige, il la rejoignait sous les couvertures le samedi soir.

Victoire pleura brièvement sa déconvenue dans le giron maternel avant de se voir montrer d'un doigt autoritaire le toit conjugal, celui dont on apercevait justement la cheminée derrière le bois de sapins, en bas de la côte au bout du rang.

— Quand on prend mari, ma pauvre enfant, c'est pour le meilleur et pour le pire. C'est surtout pour toute la vie. Je t'avais prévenue ! C'est pas de ma faute à moé si t'as connu le meilleur en premier. Astheure, rentre chez toi, ma fille, c'est là qu'est ta place, auprès d'Albert. Auprès de ton mari.

C'est ce que fit Victoire en fille soumise comme le voulaient les convenances.

La jeune femme n'était pas heureuse pour autant. Après des mois d'attentions et d'empressement, c'était plutôt décevant, toutes ces longues semaines seule avec elle-même.

Ce fut à ce moment-là, tout en marchant pour retourner chez elle, que Victoire se rappela l'un des derniers

cadeaux d'Albert, le seul d'ailleurs qui l'avait fait sourciller.

— Un livre de recettes ? Pourquoi un livre de recettes ? T'aimes pas ma cuisine, Albert ?

Perplexe, oscillant entre la curiosité et l'indignation, Victoire avait longuement regardé le gros volume en toile dont on disait qu'il venait de France. Puis, elle avait levé un regard sombre vers son mari. « Quand même, avait-elle pensé, de quoi se plaint-il ? »

Le mari, ayant rapidement compris la méprise, était justement en train de se justifier.

— Pantoute, Victoire, pantoute ! C'est juste que t'aimes lire, c'est toi-même qui l'as dit quand on s'est connus. Pis t'aimes cuisiner. Je me suis dit que ça serait peut-être une bonne idée de combiner les deux... C'est pas une bonne idée ?

— Ouais... Peut-être...

Un long *peut-être* hésitant qui était resté sans écho durant plusieurs mois.

Jusqu'au jour où, comprenant que l'époque des cadeaux était bel et bien révolue, Victoire avait pleuré tous les malheurs de sa courte existence sur l'épaule d'une mère fort peu compatissante qui l'avait renvoyée chez elle *illico presto* ! D'où cette profonde réflexion qui avait alors accompagné ses pas de retour vers la maison qu'elle partageait avec Albert.

En effet, n'était-ce pas son sucre à la crème, ses beignets et sa soupe aux légumes qui avaient fait pencher la balance de son côté ? N'était-ce pas en prenant son futur mari par l'estomac qu'elle avait gagné son cœur ?

Elle allait ramener le balancier de la même façon, parole de Victoire !

Elle avait donc repris le livre de recettes venu de France qu'elle avait caché sous une pile de draps en même temps qu'elle y avait remisé son dépôt.

Une première lecture l'avait laissée décontenancée.

Mais qu'est-ce que c'était que ces mesures inconnues ? Rien ne ressemblait à rien, sinon qu'une pincée de sel

devait bien rester une pincée de sel, que les mesures soient anglaises ou françaises !

Dès le lendemain, elle fut de retour à la maison familiale où sa mère gardait précieusement un vieux recueil écrit de la main de sa grand-mère, originaire de Bretagne, une certaine Ludivine Charlier, décédée en couches lors de la naissance de son premier enfant. Ce bébé resté orphelin se trouvant être justement la mère d'Ernestine, cette dernière avait ainsi hérité du recueil dont personne ne voulait puisque personne ne le comprenait. Soit on ne savait tout simplement pas lire, soit les mesures que l'on tentait d'ajuster selon une certaine logique devenaient vite désespérantes.

Ernestine, elle, s'en était plutôt amusée. Au fil des années, avec persévérance, quand le temps le lui permettait, elle avait tenté de traduire ce que personne n'avait compris jusqu'alors. D'essais en erreurs puis, parfois et de plus en plus souvent, en surprises agréables, elle avait fini par convertir en mesures anglaises, donc compréhensibles, les recettes de cette obscure grand-mère dont plus personne ne se souvenait.

Et ce fut ainsi que Victoire et ses frères avaient eu la chance de connaître les crêpes bretonnes, fines comme du papier, le coq au vin, sans vin, mais délicieux, et les galettes au beurre qui fondaient dans la bouche.

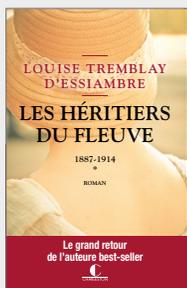
Inutile de dire que lorsque Victoire s'était présentée chez sa mère avec le gros livre donné par son mari, l'accueil avait été nettement plus favorable que la fois précédente, Ernestine étant heureuse de voir que sa fille était revenue à son bon sens habituel, à savoir, être une épouse attentionnée, comme il se doit.

Ernestine était surtout enchantée de pouvoir enfin partager son savoir.

— Viens t'asseoir avec moé, ma fille, m'en vas t'expliquer tout ça !

Le lendemain, forte de ses nouvelles connaissances, Victoire s'attaquait à un bœuf en croûte qui, au final, avait l'allure plutôt quelconque d'un banal pâté à la viande.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Les héritiers du fleuve

1887-1914, tome 1

Louise Tremblay d'Essiambre



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON